Jean Dutourd

L'école des Jocrisses

Flammarion

Extrait de la publication

Extrait de la publication

L'ECOLE DES JOCRISSES

Extrait de la publication

JEAN DUTOURD
L'ECOLE DES JOCRISSES

chez flammarion
1970

Extrait de la publication

Il a été tiré de cet ouvrage :

SEIZE EXEMPLAIRES SUR VERGÉ BLANC DE HOLLANDE,
DONT DOUZE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 A 12,
TROIS EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE I A III,
ET UN EXEMPLAIRE POUR L'AUTEUR.

VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PUR FIL DES PAPETERIES D'ARCHES,
DONT VINGT EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 13 A 32,
ET CINQ EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE IV A VIII.

CINQUANTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR VÉLIN ALFA,
DONT CINQUANTE EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 33 A 82,
ET CINQ EXEMPLAIRES, HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE IX A XIII.

TRENTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT, RÉSERVÉS A L'AUTEUR,
IMPRIMÉS NOMINATIVEMENT.

LE TOUT CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE.

Avec le soutien du

Centre national du livre

www.centrenationaldulivre.fr

© FLAMMARION, 1970.
Printed in France.

Extrait de la publication

PREMIÈRE PARTIE

JEUNESSE ET RÉVOLTE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

I. SUJET ENNUYEUX

Toute ma vie, j'ai entendu parler de la jeunesse. Toute ma vie, ce sujet m'a ennuyé. Non que ce soit un sujet plus ennuyeux qu'un autre, mais il me semble qu'il inspire surtout les imbéciles. De même, on se repasse de génération en génération un lot de poncifs sur la jeunesse, qui est pure, ardente, impatiente, désintéressée, éprise d'idéal, généreuse, révoltée contre l'injustice, imprudente, brave, romantique, révolutionnaire, etc. Je n'ai jamais rien vu de semblable, ni quand j'étais jeune, ni à présent. J'ai vu des individus variés qui n'avaient en commun que d'avoir vingt ans et parfois les mêmes idées politiques. Au reste, ces individus ne se ressemblaient nullement entre eux. Il y en avait d'intelligents et d'idiots, de sérieux et de farceurs, de travailleurs et de paresseux, de bons et de méchants, de courageux et de lâches, de conservateurs et de progressistes.

Si la jeunesse a des caractères communs, ce sont des caractères négatifs : incertitude, goût pour les auteurs médiocres, ignorance de ces choses subtiles qu'on n'apprend qu'après avoir tâté de l'existence. Par exemple, les jeunes gens sont souvent pris au dépourvu, étant volontiers rationalistes. Ils ne savent pas que lorsqu'on n'a ni opinion ni doctrine sur un sujet, il faut se forger des maximes arbitraires, qui au moins permettent d'opposer à des adversaires une attitude cohérente. La grande idée de Stendhal était qu'un homme à maximes ne reste jamais court, puisque, dans une situation donnée, il applique sa maxime comme une grille.

J'ai des souvenirs précis de ma jeunesse et des gens qui étaient jeunes en même temps que moi. Parmi ceux-ci, très peu me ressemblaient. J'en concluais deux choses : ou qu'ils ne se ressemblaient pas davantage entre eux, ou que je ne ressemblais à personne. Dans l'ensemble, les gens de ma génération que je voyais à vingt ans reproduisaient la société des adultes. Je veux dire que la plupart me paraissaient des gens ordinaires, égoïstes et conformistes. Leur confor-

misme n'était pas le même que celui de leurs parents (ou pas tout à fait le même), mais il était tout aussi plat et méchant.

II. PLUS DE PÈRES

Je crois qu'on a oublié aujourd'hui que la jeunesse sort de l'enfance, et qu'elle est un état intermédiaire entre l'état d'enfant et l'état d'adulte. Malgré la manie de la pédagogie et les études pseudo-savantes sur la psychologie infantile, rien n'est moins connu que l'enfance. Les enfants, quels que soient leur intelligence et leur cœur, ne s'améliorent que par l'éducation et les exemples. La morale n'est pas une chose innée. Les mouvements des enfants ressemblent aux mouvements de la nature, laquelle n'a pas la notion du bien et du mal. L'action des parents sur l'enfance, en vingt ans, reproduit l'action de l'homme sur la nature telle qu'elle se manifeste depuis le début du monde. Il s'agit de domestiquer, de rendre utilisable et bienfaisant quelque chose qui ne possède pas le sens du bien et du mal.

Extrait de la publication

Il n'y a plus de pères en France. Cette race a été détruite par la guerre de 1914. Vers 1925, un mot fatal est apparu dans le vocabulaire des parents : le mot de camarade. J'aurais beaucoup à dire sur ce mot. J'ai dû l'entendre pour la première fois prononcé par mon père vers 1928, moi ayant huit ans. Au début, je trouvai que c'était un joli mot, et qu'il désignait une attitude très élégante. Etant crédule, je le pris au pied de la lettre. Au bout de quelques mois, j'aperçus l'imposture. Quelle camaraderie peut-il exister entre deux personnes dont la situation est aussi disproportionnée qu'un père et son fils, entre une personne qui commande, qui nourrit, qui exige un certain respect, etc., et une personne qui obéit, qui ne possède rien en propre, et qui doit même acquiescer par subordination à des idées qu'elle n'approuve pas ?

Vingt ou trente ans plus tard, j'ai compris que ma situation était exceptionnelle. Mon père n'employait le mot de camarade que parce qu'il était à la mode. Pour la plupart des autres parents, c'était différent. Leur camaraderie n'était point une illusion, et plus le temps a passé, plus les pères sont

Extrait de la publication

devenus réellement des camarades. En fait, cela a affecté surtout la seconde génération, c'est-à-dire les gens de mon âge. Ceux-là ont tout abdiqué. Leurs pères-camarades avaient quand même de temps en temps des retours de bon sens, et leur envoyaient des gifles ; eux, ils se sont mis de plain-pied avec les enfants.

Or il faut qu'un père soit une chose pesante, encombrante, qui inspire de la crainte, qui rend la vie simple et heureuse dans la mesure où il ordonne sans cesse. Il faut qu'un fils rêve une dizaine de fois entre dix et vingt ans qu'il tue son père, à coups de revolver ou de hache, et qu'il éprouve une grande détresse le matin. Comment rêver que l'on tue un camarade ?

Quand on ne s'est pas révolté contre son père, on se révolte invariablement contre la société. Celle-ci est moins indulgente. Quand par hasard elle l'est, comme ce fut le cas en mai 1968, les dégâts (pour les enfants, s'entend) sont encore plus grands. En mai 1968, la société n'a pas réagi comme une société, c'est-à-dire comme un adjudant qui fourre tout le monde au bloc. Elle a été pire : compréhensive, parce qu'elle

Extrait de la publication

avait mauvaise conscience. Mais la mauvaise conscience d'une société, cela se change vite en rancune.

III. LECTURE DU PARMÉNIDE

Quand je considère ma jeunesse, je vois surtout une grande impatience : celle de ne plus être jeune ; c'est-à-dire impuissant et aveugle. J'ai appelé l'âge d'homme passionnément. A vingt ans, je sentais avec acuité que je n'étais que de passage dans l'état qu'on appelle jeunesse, que cela durerait bien sûr un certain temps, mais qu'un jour bienheureux j'en sortirais et qu'enfin je pourrais agir sur le monde. J'avais tant envie d'entrer dans la vie réelle que je n'eus même pas le courage de terminer mes études. Il fallait, pour épuiser mon désir, que je me heurtasse durement au monde, et pendant plusieurs années. C'est ce qui advint. J'eus, à me mesurer avec le monde, les plaisirs et les fatigues d'un chevalier attaquant un dragon. Je crois qu'il est plus agréable d'être tout seul devant le dragon

que de faire partie d'une division d'infanterie ou d'une milice populaire envoyée pour l'occire. On me pardonnera cet aveu ingénu d'égoïsme, ou d'individualisme, ou encore d'esthétisme, ne serait-ce que pour le prix que me coûta ma prouesse solitaire.

Autre sentiment qui occupait mon âme à vingt ans : la certitude que la notion de génération n'existe pas. Je ne distinguais que des hommes intelligents et des sots ; non pas des jeunes et des vieux. Je trahissais voluptueusement ma génération avec des quinquagénaires et même des septuagénaires dont l'esprit me plaisait. Bref, je n'étais pas en révolte contre la société, mais contre l'homme. La société m'apparaissait comme une vieille machine, fonctionnant depuis longtemps, et assez commode dans l'ensemble. Ce sont les ignorants et les sauvages qui se révoltent contre une machine. Mieux vaut tâcher d'en apprendre le maniement. Peut-être étais-je déjà assez sage pour deviner que quand on démolit une société, on ne fait que changer les injustices de place.

J'étais, on le voit, un petit humaniste, c'est-à-dire un petit pessimiste. La lecture des bons auteurs m'avait fourni quelques

principes contradictoires, mais tellement forts qu'en passant dans mon organisme, ils étaient devenus des sentiments. D'abord, je pensais que l'homme est aussi incapable de s'améliorer que d'empirer. Tel il était il y a vingt siècles, tel à présent, aussi bête, aussi sublime, aussi bienfaisant, aussi malfaisant. Quelque forme qu'il donne à ses sociétés, le résultat est toujours le même : des puissants commanderont et des misérables obéiront. Je me rappelle que je ne voulais être ni des uns ni des autres (ce qui me montre, avec le recul, que je n'étais pas ambitieux).

Je lisais avec des efforts immenses le *Parménide* et la *Critique de la Raison pure* qui étaient au programme de la licence de philosophie. Ce *Parménide*, qui m'a tant cassé la tête, m'a marqué pour jamais. La peine que mon intellect éprouvait à clopiner derrière la pensée de Platon me prouvait que la tête des hommes n'a point progressé depuis le VIe siècle avant J.-C. De même, je voyais bien que la plus haute expression humaine, à savoir les arts, avait connu des périodes incommensurablement plus fécondes et plus savantes que celle où je vivais.

Extrait de la publication

Il faut avoir tout lu à vingt-cinq ans. Après, il est trop tard. Je veux dire qu'après vingt-cinq ans, il ne reste plus à découvrir que des curiosités. Les vastes lectures ont un double effet. Le premier, de vous remplir d'énergie et de vous persuader que toute la civilisation n'a été faite que pour vous servir de base, que sur cette base vous allez construire quelque chose de nouveau, d'inouï, qui rendra enfin le passé à l'oubli. Le second effet est de vous remplir d'amour à l'égard des grands morts qui vous ont formé. A vingt ans, je me serais battu avec quiconque aurait médit devant moi de Montesquieu ou de Rubens. Il y avait là plus qu'une question de solidarité : c'étaient les sentiments filiaux du *Cid* qui m'animaient ; Montesquieu était mon don Diègue.

IV. LES JUIFS ET LES BOURGEOIS

Une des choses qui me rendit odieux le séjour de la Sorbonne est l'esprit de dénigrement provincial qui y régnait. On était constamment jugé par des nigauds qui faisaient des ragots comme de vieilles demoi-

selles. Moi qui pensais rencontrer là des âmes irrespectueuses, insouciantes, un peu folles, je fus bien déçu. Je n'eus à me mettre sous la dent que des petits bourgeois français, répliques de ce que je fuyais.

Ma génération m'a beaucoup déplu. J'ai vu de près les gens qui eurent vingt ans en 1940, j'ai vécu avec eux ; à peu près aucun n'avait ce qu'on peut attendre de la jeunesse, et qu'elle a montré quelquefois au cours de notre histoire : de l'énergie. Au contraire, c'était la génération du renoncement. Ils ne voulaient à aucun prix, ces petits, mettre leur empreinte sur le monde. La France avait cessé de les intéresser ; ils n'osaient pas encore loucher du côté du marxisme. Ils suivaient les cours de M. Pradines, qu'ils admiraient beaucoup, de M. Guillaume, qui, sous prétexte de *psychologie*, les abrutissait de contes de souris, de chiens baveurs et de corbeaux mettant leur bec dans des cornets, de M. Bréhier qui aurait tué d'ennui un diplomate. Quels atroces souvenirs, mon Dieu ! Et nous étions en 1939 ; Franco avait écrasé la République espagnole, Hitler s'apprêtait à nous manger. Quand j'évoque cette Sor-

Extrait de la publication

bonne d'avant la guerre, je ne puis la voir que sous les apparences d'une couveuse où les poussins gaulois picoraient la scolastique à l'abri des clameurs du monde.

Les seuls qui s'agitaient un peu étaient les jeunes fascistes. Les exaltations qui régnaient dans leurs groupuscules droitiers ressemblaient furieusement à celles qui régnèrent l'année passée dans les groupuscules gauchistes. C'était le même rejet inconditionnel de la réalité, du progrès, des « structures », la même camaraderie ardente, le même goût de se poser en martyr, le même désir d'un retour aux temps anciens, le même manichéisme. On admirait les Jeunesses hitlériennes comme on admire aujourd'hui les Gardes rouges. On tapait sur les Juifs comme aujourd'hui sur les bourgeois (la psychanalyse enseigne que c'est à peu près la même chose).

V. MÉTAMORPHOSE DE L'ARCHANGE EN VEAU

Dix fois j'ai lu l'histoire suivante ; M. Jean Schlumberger en a même tiré une

Extrait de la publication

pièce de théâtre : un quadragénaire ou un quinquagénaire cause avec un jeune homme allégorique qui est l'adolescent qu'il fut. Le jeune homme allégorique demande des comptes au quinquagénaire : « Qu'as-tu fait de ma pureté, de mes ambitions, de mon idéal ? Quelle vie est la tienne, pleine de compromis et de petites malpropretés ? Tu trembles devant ta femme qui est bête et moche et tu la trompes sournoisement, tu m'as renié, etc. » Le quinquagénaire en prend pour son grade ; il baisse la tête piteusement ; il convient qu'il est devenu, avec les années, une canaille ou plutôt un pauvre homme, et qu'en effet quand on compare ce qu'il est actuellement avec le noble enfant qu'il fut, il n'y a pas de quoi être fier.

Ces sortes de niaiseries sont intéressantes à étudier, car grâce à elles on met le doigt sur un certain masochisme des barbons. Henri de Régnier, le jour où il inventa sa célèbre formule : « Vivre avilit », eut un trait de génie dans le genre bête : il fournit à une infinité de médiocres une maxime qui donnait à leur médiocrité un air romantique et fatal. Nul agent de change, nul avocat

Extrait de la publication

marron, nul gérant d'immeubles, nul fabricant de conserves, après cela, qui ne se prît pour un ange déchu.

J'avais seize ou dix-sept ans — en tout cas, j'étais fort jeune — la première fois que j'entendis quelqu'un prononcer mélancoliquement : « Vivre avilit. » J'avais si peu le culte de la jeunesse et si fort la foi dans mon avenir que cela me fit éclater de rire. Je n'en revenais pas qu'un homme dans son bon sens pût énoncer une ânerie pareille. Qui s'avilit en avançant en âge ? me demandai-je *in petto*. Les lâches, les cupides, ceux qui s'accommodent des injustices du monde et en deviennent les complices, les gens sans caractère et sans âme. Ceux-là ne m'intéressent pas et je suppose que, quand ils avaient vingt ans, si l'on y avait regardé d'un peu près, on aurait trouvé en eux tous les germes de leur avilissement ultérieur. Vivre n'a pas avili Rembrandt ni Beethoven, vivre n'a pas avili saint Louis ni Richelieu, ni Gœthe, ni Chateaubriand, ni Hugo, ni Jaurès, ni le chevalier d'Assas, ni Verdi composant *Falstaff* à quatre-vingt-cinq ans, ni le vieux Vauban qui osait prendre le parti des malheureux contre le vieux Louis XIV.

Louis XIV lui-même, vivre ne l'a pas avili qui, à soixante-dix ans, eut l'énergie suffisante pour sauver seul son royaume qui s'en allait par tous les bouts.

« Qu'est-ce que cette conception de la vie, pensais-je encore, d'après laquelle on ne dispose que de quelques années de jeunesse pour parvenir à la plus haute qualité d'âme, et encore sans même le savoir ? A vingt-cinq ans, tout est-il fini, la grâce est-elle perdue ? On était un archange ; d'une seconde à l'autre, on devient un veau. » Cela ne faisait pas du tout mon affaire, car je ne me sentais point archange le moins du monde ; et je comptais bien que vers la trentaine j'aurais enfin la force, la netteté d'esprit, la volonté et le métier — surtout le métier — nécessaires pour faire mon œuvre. Bref, je voulais *un avenir*. Cela m'intéressait plus que mon présent.

J'étais tout aussi exaspéré par les jeunes qui tiraient fierté de leur jeunesse que par les vieux qui les admiraient (il en existait déjà de ces vieux nigauds, il en a toujours existé). Etre fier d'être jeune, en voilà une sottise ! C'était aussi ridicule que d'être fier d'avoir la peau blanche. Je ne parvenais

L'ÉCOLE DES JOCRISSES

Extrait de la publication

Depuis le mois de mai 1968, j'ai entendu et lu un grand nombre de bêtises sur divers sujets : la jeunesse, la France, le général de Gaulle, la révolte, le langage, les bourgeois, le progrès, etc.

Or il se trouve que j'ai, moi aussi, des idées sur ces sujets-là. Comme je ne les ai lues nulle part, je suppose qu'elles sont originales. Par exemple, je pense que la jeunesse est un néant, que la révolte est une blague, que le progrès est mort vers 1925, que la culture est une imposture, que la liberté est la chose que les hommes haïssent le plus au monde en dépit de leurs beaux discours, que la patrie est le seul bien des pauvres et que les peuples heureux ont un destin atroce.

Il est évident que ce livre est écrit pour les cinquante personnes qui pensent comme moi. Les autres s'imagineront que je les traite de jocrisses et pousseront des cris.

J. D.

Extrait de la publication